

tesse, depuis la fameuse scène, lui était perpétuellement bonne et dévouée, M. de Gabrinoff, en entendant la dernière phrase, sentit s'évanouir la forte mince jalousie à laquelle son énorme fatuité avait permis de percer.

Après avoir été extrême en l'un et l'autre sens, Berthe égalisa les plateaux entre les deux hommes en ajoutant, redevenue sérieuse :

— Toute folie cessant, je prie M. d'Armangis, quand mon mari m'abandonnera pour ses spongières et ses livres, de se souvenir, puisqu'il aime la musique, que je serai heureuse de le recevoir à certaines heures. Cela lui permettra de faire plus intime connaissance avec M. de Jozères, mon ex tuteur, qui, à ces heures là, veut bien oublier qu'il est magistrat pour ne rester qu'un musicien de première force.

En même temps qu'il était une froide douche sur l'ardente joie du jeune homme, le nom de M. de Jozères se présentait comme une garantie de sécurité pour le comte, qui s'écria aussitôt :

— Au fait, pourquoi pas ? Pendant que je ferai des coups doubles, vous exécuterez des trios... Et au sixième chien qu'il m'aura tué, je vous abandonnerai Saint-Dutasse pour des quatuors. Allons, est-ce dit, monsieur d'Armangis ? acceptez-vous la proposition de la comtesse ?

Comme la veille, un long regard de Berthe dicta sa réponse au jeune homme hésitant.

Pendant les quelques jours qui précédèrent l'ouverture de la chasse, M. de Gabrinoff fut affairé en ses préparatifs et laissa les trois musiciens à eux-mêmes, car la présentation de M. de Jozères avait été faite dès le lendemain.

En trouvant ce nouvel hôte installé au logis, le magistrat avait murmuré :

— Les maris font tous les mêmes !

Mais, après avoir, durant trois jours, épié les deux jeunes gens, il fut obligé de se dire :

— Décidément le Russe a de la chance ! d'Armangis est amoureux fou et la comtesse se moque de lui.

Une après-midi que le trio était réuni, de Gabrinoff entra au salon en annonçant :

— J'ai reçu une lettre du chevalier de Saint-Dutasse. Il m'apprend qu'il a obtenu un congé d'un mois.

— Alors il va suivre sa lettre ? demanda gaiement Berthe qui se souvenait de la conduite du pique-assiette, au repas de noces, à l'égard de Francis.

— Oui, dans quatre jours il sera ici, répondit le comte. Mais, chère amie, n'avez-vous pas, avec le chevalier, encore invité quelqu'un dont vous ayez oublié de me parler ? Dans sa lettre, de Saint-Dutasse m'écrivait : " Nous arriverons. " Par conséquent, ils sont deux.

— Ne vous inquiétez pas, dit en souriant d'Armangis, je devine quel doit être l'autre. Dans tous ses déplacements de plus de cinq jours, Saint-Dutasse se fait toujours suivre par son domestique, le fidèle Bourguignon.

Quand il habitait Paris, M. de Gabrinoff avait trop souvent hébergé le chevalier pour n'avoir pas eu l'occasion de connaître le serviteur du garde du corps.

— Parbleu ! oui, fit-il en riant aussi, vous avez raison, cher voisin. Ce doit être Bourguignon. J'avais oublié cette perle, ce phénix des valets qui, devenu l'ombre de son maître, le suit toujours attentif, dévoué et sans cesse disposé à obéir aux plus étranges caprices de l'imagination du chevalier.

En achevant sa phrase, le comte s'était levé et avait marché vers une fenêtre ouverte qui donnait sur la cour.

— Es-tu prêt ? pouvons-nous partir ? cria-t-il à quelqu'un du dehors.

— Quand M. le comte voudra, répondit la voix éloignée de Bricard.

Cette réponse obtenue, le Russe se retourna en demandant :

— Monsieur de Jozères, je descends à la ville, voulez-vous profiter de ma voiture ?

A cette proposition qui, acceptée par lui, aurait pour résultat de laisser le jeune homme seul avec la comtesse, le magistrat ne put recevoir un moqueur sourire.

En même temps le mari tendait la main à M. d'Armangis, en lui disant :

— Tenez fidèle compagnie à ma femme, mon cher voisin, et, je vous en supplie, ne désertez pas votre poste avant mon retour.

— On n'est pas plus idiot ! pensa M. de Jozères qui, après avoir laissé le couple seul, marchait avec M. de Gabrinoff vers la voiture.

Une grave affaire vous appelle donc en ville ? dit-il au comte dès qu'on fut en route.

— Non, je vais compléter mon approvisionnement de poudre et de plomb.

— Ah ! c'est pour de la poudre que...

Un éclat de rire du Russe interrompit le magistrat.

— Oui, fit-il, je devine et j'achève votre pensée... que je laisse Mme de Gabrinoff avec M. d'Armangis, alliez-vous dire ?

Et, se renversant sur le dossier de la voiture, l'époux ajouta :

— Que voulez-vous, monsieur de Jozères ? il faut bien en passer un peu aux caprices d'une femme.

A cette énorme répartie, le procureur regarda de ses yeux les plus étonnés cet homme qui n'avait pourtant pas l'air d'être un mari complaisant.

— Hein ! je vous étonne, n'est-ce pas ? En deux mots, vous allez me comprendre. Figurez-vous que la comtesse fait à M. d'Armangis l'honneur d'être jalouse de lui.

Quand on lui annonçait qu'il allait comprendre, M. de Jozères s'enfonçait dans la plus profonde stupéfaction.

— Ah ! la comtesse est jalouse de ce jeune homme, répéta-t-il tout interloqué.

— Oui, elle s'est montée contre ce brave voisin qui s'introduisait dans notre existence à deux si calme, si heureuse. A quelques phrases aigres-douces qui m'ont été lancées depuis trois jours par ma femme, je me suis aperçu qu'elle s'est imaginé que M. d'Armangis allait me détourner d'elle, m'entraîner à mal, m'induire en tentation, bref, me prêter le canif avec lequel je déchiquetterais notre contrat de mariage.

— Ah ! oui, oui, maintenant j'y suis, je comprends le genre de jalousie de Mme de Gabrinoff, s'écria M. de Jozères qui avait attentivement écouté cette tirade débitée par le Russe.

— En un mot, la comtesse craint que ce jeune homme ne m'attire en son château qu'elle croit, dans sa jalousie, peuplé de jolies filles, amenées de la capitale par M. d'Armangis pour égayer sa solitude et avec lesquelles il voudrait me faire nouer connaissance.

— Il est à gifler, pensa le magistrat en voyant l'épaisse fatuité avec laquelle se rengorgeait le mari.